

Catherine AUTHIER

FEMMES D'EXCEPTION,  
FEMMES D'INFLUENCE

Une histoire des courtisanes  
au XIX<sup>e</sup> siècle

**ARMAND COLIN**

Maquette de couverture : Raphaël Lefevre  
Illustration de couverture : *Nana*, par Édouard Manet, 1877,  
huile sur toile, H. 1,50 ; L. 1,16  
©Akg-images

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).




©Armand Colin, 2015  
Armand Colin est une marque  
de Dunod Éditeur, 5, rue Laromiguière, 75005 Paris  
ISBN 978-2-200-25757-6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## INTRODUCTION

«  'ai été l'esclave de mes passions, jamais d'un homme », affirme avec fierté Caroline Otéro à la fin de sa vie. Une belle déclaration d'indépendance dans la société rigide et verrouillée du XIX<sup>e</sup> siècle ! Se plonger dans l'histoire des grandes courtisanes, lire leurs mémoires, explorer le parcours de Marie Duplessis sous la monarchie de Juillet, de Cora Pearl, Blanche de Païva, Hortense Schneider ou Blanche d'Antigny, sous le Second Empire ou enfin de Caroline Otéro, Liane de Pougy ou Émilienne d'Alençon à la Belle Époque, c'est découvrir la vie trépidante de femmes d'exception qui vécurent leur âge d'or à l'époque où Paris était la capitale culturelle du monde. Autant de noms célèbres qui triomphèrent, une poignée de destinées hors du commun, qui ont gravi les échelons de la prostitution de manière fulgurante pour atteindre des sommets de richesse, de pouvoir et d'indépendance.

Des femmes souvent belles, intelligentes, libres d'esprit, anticonformistes et pionnières, qui ont refusé ou n'ont eu d'autre choix parfois que de rejeter le rôle traditionnellement dévolu aux femmes « vertueuses » du XIX<sup>e</sup> siècle. À la lecture des récits ou des biographies les concernant, on découvre un univers unique, un parfum d'aventure, de scandale et de légende, des vies spectaculaires qui n'ont rien à voir avec le quotidien ordinaire des autres femmes. Pensons que trois d'entre elles, La Castiglione, La Païva ou Mata Hari furent accusées d'espionnage ! C'est pourquoi, même si « la grande histoire de la caresse en Occident reste à faire<sup>1</sup> » et malgré les nombreux ouvrages qui leur ont déjà été consacrés<sup>2</sup>,

nous n'avons pu résister à l'envie de suivre la trajectoire de ces femmes à bien des égards fascinantes qui ont fortement nourri l'imaginaire de la société de leur époque, objets de tous les fantasmes.

Et d'abord le fantasme qui tourne autour de l'amour vénal, car appréhender l'histoire des courtisanes, c'est en premier lieu aborder la prostitution, un phénomène majeur au XIX<sup>e</sup> siècle, la fréquentation des filles de joie faisant partie des pratiques masculines courantes du temps. Ainsi, au XIX<sup>e</sup> siècle, « il ne saurait être de véritable histoire de la femme et de sa sexualité qui ne prenne en compte celle de la fille publique<sup>3</sup> ». Afin de préserver la virginité des jeunes filles avant le mariage, le recours aux filles de joie était commun. L'amour vénal participait ainsi à la formation des jeunes hommes qui découvraient le corps de la femme, déniaisés puis initiés par une prostituée, qui leur était bien souvent présentée par leur père qui les côtoyaient eux-mêmes régulièrement dans des maisons closes ou chez des filles indépendantes. On peut supposer, par ailleurs, dans la plupart des cas, un climat de relative misère sexuelle dans les foyers bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle, même s'il convient de rester prudent, faute d'une histoire approfondie des relations intimes. L'ouvrage de l'historien Robert Muchembled sur les « Insoumises » contredit du reste l'image communément partagée de la femme bourgeoise obligatoirement chaste, docile et passive<sup>4</sup>. Les relations avec des filles publiques n'en restaient pas moins une pratique des plus habituelles, du côté des fiancés puis des maris. Pour les couples d'un milieu aisé, rappelons aussi que la grande majorité des unions étaient conditionnées par les questions financières avec le système de la dot et de l'hymen préservé. Les jeunes filles du XIX<sup>e</sup> siècle devaient donc rester « intactes », c'est-à-dire vierges, en maintenant leur corps intègre, dans des perspectives de mariage et dans l'espérance du salut. Dans une optique économique, il s'agissait de conserver une partie du capital, garant d'un mariage réussi. Les demoiselles d'un certain milieu étaient donc élevées dans l'objectif principal d'attirer un mari, enfermées dans un système qui préserve leur innocence et leur candeur, cantonnées à l'espace intérieur, du domestique et de la maternité. La question de l'attraction ou des sentiments n'a donc pas lieu et ce sont des générations d'hommes et de femmes frustrés qui commencent leur vie maritale dans une opposition entre une sexualité

« apaisée et génitale », celle du couple, et « une activité érotique liée à la vénalité<sup>5</sup> », en dehors du foyer, la prostituée ou la courtisane assumant bien souvent l'érotisme dans la vie des hommes de cette époque et au-delà même souvent dans celle des couples.

Du reste, dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle, et à Paris en particulier, la prostitution est relativement bien tolérée, considérée comme une nécessité dans la société, un exutoire indispensable au bon fonctionnement des couples et à l'acceptation des règles qui garantissent la stabilité politique et sociale. Il est entendu que les femmes galantes offrent aux clients un espace de liberté et d'épanouissement sexuel indéniables qu'il faut certes réglementer et encadrer mais ne surtout pas supprimer. Pour les frères Goncourt, des témoins pourtant particulièrement acerbes et cruels envers les femmes, les filles de joie sont de véritables soupapes : « Les filles ne sont supportables qu'à la condition d'être de folles créatures, des toquées, des extravagantes, des êtres qui vous étonnent un peu par l'entrain de leur verve ou l'inattendu de leurs caprices... Elles tranchent sur la monotonie, la correction, l'ordre de la société, sur la sagesse et la règle. Elles mettent un peu de folie dans le monde. Elles soufflent le billet de banque sur les deux joues. Elles sont le caprice lâché, nu, libre et vainqueur, à travers un monde de notaires et des joies d'avoué<sup>6</sup>. » Ces observateurs de leur temps représentent parfaitement l'ambivalence de beaucoup d'hommes de cette période de sociabilité exclusivement masculine, « des bourgeois corsetés de moralisme<sup>7</sup> » mais qui passent pourtant le plus de clair de leur temps en compagnie des femmes galantes. Les actrices comme les courtisanes incarnent des figures d'évasion et de liberté, elles jouent un rôle subversif dans le cadre bourgeois, indispensables dans une société alors extrêmement fermée.

Enfin, le succès de l'amour vénal au XIX<sup>e</sup> siècle est évidemment à replacer dans un siècle qui consacre le triomphe du capitalisme à travers une industrialisation majeure. C'est le règne de l'argent qui instaure un véritable bouleversement de l'ordre social. Dans ce contexte, Paris apparaît comme une grande fête, un vaste lupanar où tous les plaisirs sont offerts, attirant les filles avides de promotion sociale et les clients impatients de profiter de ce marché aux femmes. Paris est alors perçu comme la ville de tous les possibles, de tous les excès où prospère le culte de la

consommation, y compris celle des marchandes d'amour qui peuvent à cette période espérer s'enrichir de manière considérable. L'attrait de la ville était tel que des courtisanes comme La Païva, Cora Pearl, Giulia Barucci ou Caroline Otéro, même si elles n'étaient pas françaises, sont logiquement venues mener leur carrière à Paris.

Dans ce contexte historique favorable aux amours galantes et malgré les acquis de la Révolution française et les premières réflexions autour du féminisme qui l'accompagnent, l'émancipation de la femme passe encore très souvent par les alcôves.

### *Prostituées, femmes entretenues, courtisanes ou femmes libérées ?*

Reste à discerner celles qui pratiquent l'amour vénal comme professionnelles, des femmes adultères qui ont des amants, de certaines femmes du monde, des lettres ou des arts qui mènent une vie amoureuse parfois riche et houleuse. On pense notamment à Mme de Staël, George Sand, Rachel ou Colette qui ont eu de multiples liaisons mais n'ont jamais, à notre connaissance, monnayé leurs charmes.

Gabrielle Houbre<sup>8</sup>, auteur du *Livre des courtisanes, archives secrètes de la police des mœurs*, rappelle d'ailleurs qu'il était très difficile pour les agents de police de distinguer les femmes entretenues des femmes qui se prostituent. La frontière entre ces femmes aux multiples amants est floue et les agents doivent mener une enquête pour essayer de discerner les femmes aux mœurs libres qui ne recevaient pas de rétribution financière, de la maîtresse officielle d'un seul homme, ou de la courtisane ou de la prostituée qui multiplient les clients contre de l'argent. Le rapport de ces agents de police mentionne par exemple la présence insolite de la femme de lettres et grande figure du féminisme au XIX<sup>e</sup> siècle, Olympe Audouard, comme une femme ayant beaucoup d'amants mais qui n'étaient très probablement pas des clients<sup>9</sup>.

Plusieurs autres femmes célèbres du XIX<sup>e</sup> siècle correspondent à cet espace trouble dont on ne saurait affirmer qu'elles ont été des courtisanes. La figure ambiguë d'Apollonie Sabatier, dite la Présidente, a non

seulement captivé son époque mais vivait aussi ouvertement en femme entretenue, notamment en tant que maîtresse d'Alfred Mosselmann pendant quatorze années. Elle fut le modèle du sculpteur Auguste Clésinger pour sa scandaleuse œuvre *Femme piquée par un serpent* et la muse de Baudelaire pour « La très chère, la très belle » des *Fleurs du mal*, un personnage envoûtant, exerçant son charisme sur les hommes de lettres et les artistes de son temps. De même, l'égérie de la Belle Époque, Cléo de Mérode, fait partie de ces femmes équivoques dont on ne connaît pas exactement la réalité du parcours amoureux. Impossible de les évoquer toutes et l'ouvrage qui suit est forcément partiel et partial.

*Femme piquée par un serpent, par Auguste Clésinger, 1847*



*Le problème du faux nom*

S'ajoute à cette difficulté, celle du nom. Car les courtisanes sont d'autant plus difficiles à cerner que la plupart d'entre elles ont changé leur nom au cours de leur carrière. Presque toutes l'ont transformé pour échapper à leur passé, à leurs amis et à leur famille ou à des souvenirs souvent

douloureux mais aussi pour brouiller les pistes et fuir la police. Beaucoup se sont également forgé un nom de guerre, pour prendre un patronyme plus prestigieux qui fait rêver et construire une légende, pour s'inventer une ascendance noble, suite à une succession de mariages et plus généralement pour devenir une autre, une nouvelle femme, et mettre une distance indispensable entre leur histoire intime et personnelle et leur activité professionnelle. Ainsi se déploie tout un art de se choisir un nom, une étape cruciale pour se faire remarquer.

Alphonsine Plessis, la future Dame aux Camélias, fut la toute première courtisane du siècle, celle qui appartient au monde du premier XIX<sup>e</sup> siècle et de la monarchie de Juillet. Choisit-elle d'abandonner le prénom Alphonsine et de devenir Marie Duplessis, en souvenir du prénom de sa mère Marie Deshayes ou en hommage à la Vierge ou à la Sainte patronne des prostituées repenties, Marie-Madeleine, elle qui était particulièrement pieuse<sup>10</sup> ?

Sous le Second Empire, la grande courtisane anglaise Cora Pearl, qui fut en son temps immensément riche et célèbre, s'appelait en réalité Emma Crouch. Elle raconte dans ses mémoires cette première étape dans sa transformation. « Je ne tardai pas à faire la connaissance d'un jeune homme, Williams Bluckel, propriétaire d'Albrect-Room. Bien élevé, sentimental de nature, il s'était pris pour moi d'une vive tendresse. Nous parlions français ensemble. Il avait une façon de dire "Ma chère Cora !" qui m'allait parfois, au cœur. Car j'avais pris le nom de Cora Pearl, sans aucune raison particulière, mais par pure fantaisie<sup>11</sup>. »

À la même époque, les mariages successifs de l'illustre Païva ont transformé celle qui est née Thérèse Pauline Lachmann en Thérèse Villoing, suite à un premier mariage, avant de devenir l'illustre Blanche de Païva, épouse du marquis de Païva, qui mourra comtesse Henckel von Donnersmarck. Dans un premier temps, son envie de changer de prénom daterait de sa liaison avec le grand pianiste Henri Herz, pendant plusieurs années, alors qu'elle était installée rue de Provence dans le IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Elle fait alors imprimer des cartes de visite au nom du couple Mr et Mme Herz et décide de s'appeler « Blanche », une manière symbolique d'en terminer avec son passé de fille de joie.



Dans la même veine, l'actrice et fameuse cocotte Blanche d'Antigny est née Marie Ernestine Antigny. Elle choisit probablement le prénom Blanche en écho à son joli teint dont elle était très fière et afin de suggérer elle aussi une certaine pureté (cf. tableau de Paul Baudry, hors-texte p. I haut).

Quant à celle qui n'était connue que sous le nom de La Mogador, elle est née en réalité Élisabeth-Céleste Vénard, avant de devenir plus tard, au soir de sa vie, la comtesse de Chabrillan, l'épouse du comte Lionel de Chabrillan. Céleste Vénard devint La Mogador lors d'une soirée triomphale de danse au bal Mabilles. Alors qu'elle était parvenue à surpasser la Reine Pomaré, célébrité locale mais déjà malade et sur le déclin, elle déclencha l'enthousiasme de tous les hommes alentour. Elle raconte dans ses mémoires : « J'entendais dire : – elle est bien mieux que Pomaré !... On la quittait pour venir à moi... » Ils voulurent tous l'inviter à danser. C'est alors que son partenaire de danse, le célèbre danseur Brindidi, la compara à Mogador, cette ville fortifiée au Maroc, réputée imprenable, dans un contexte où la colonisation de l'Afrique du Nord était dans tous les esprits : « – Oh ! mais, me dit-il, me tirant par le bras, j'aurais moins de peine à défendre Mogador que ma danseuse !... Tiens, cria-t-il bien haut, je vous appelle Mogador ! Ce qui se passa est ridicule, mais exact, et n'est pas assez éloigné pour que l'on ne s'en souvienne pas ! Cent voix crièrent : vive Mogador ! On me jeta vingt bouquets dans le cercle où je dansais<sup>12</sup>. »

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il était également extrêmement prisé chez les courtisanes de s'ajouter une particule, selon le dicton partant du principe « qu'on peut pas garder, pour plumer les pigeons, le même nom que pour garder les oies<sup>13</sup> ! » On vit alors fleurir les jeunes femmes à l'ascendance noble inventée ou entièrement usurpée, les Louise de Parme, Irma de Montigny, Paulette de Forville, Léonie des Glaïeuls, Suzanne d'Estrées ou Blanche de Saint-Étienne venant se ranger aux côtés des courtisanes les plus renommées Jeanne de Tourbey ou Valtesse de La Bigne, par exemple, la fille, à l'origine, d'une mère lingère et d'un père alcoolique. Avidé de pouvoir et d'ascension sociale, intelligente et cynique, elle deviendra la grande Valtesse, l'une des égéries du Second Empire qui a fortement inspiré le personnage de Nana de Zola. Valtesse est tout simplement la contraction de « Votre Altesse ».

Quant au patronyme de La Bigne, il fait référence à une vieille famille noble d'origine normande, dont elle s'accapare également les armes.

À la Belle Époque, la grande et belle Liane de Pougy s'appelle civilement Anne-Marie Chassigne. D'abord mariée à un certain Armand Pourpe, elle s'inspire, pour se construire une nouvelle identité, de l'un de ses premiers clients d'un certain standing, le vicomte de Pongy. Quant à son prénom, Liane, il fait écho à sa silhouette fine et élancée conforme à l'idéal de l'Art Nouveau qui règne dans les années 1900. Elle deviendra à la fin de sa vie la princesse Ghika.

Enfin, pour les courtisanes qui ont démarré dans une maison close ou sur les planches d'une scène de théâtre, le pseudonyme était une étape obligée, les Carmen, Fantine ou Camélia, Violette ou Marinette fleurissant sous l'influence de la littérature et des spectacles. Dans le milieu artistique, les filles prenaient toutes un petit nom. Le docteur Véron, directeur de l'Opéra de Paris, confirme dans ses mémoires qu'« avoir un surnom populaire représentait une fortune pour une courtisane<sup>14</sup> ». Celle qui fut la muse de Toulouse-Lautrec, Louise Weber, gloire du café-concert fut prénommée La Goulue, à cause de son appétit insatiable et la rapidité légendaire avec laquelle elle descendait des verres.

Les clients constituent également un paramètre essentiel pour évoquer les courtisanes. Ces derniers possédaient en effet une puissance attractive que n'avaient pas les hommes ordinaires. Outre les hommes richissimes et autres têtes couronnées, ce sont le plus souvent des représentants influents de la vie politique, culturelle et financière du XIX<sup>e</sup> siècle. Et si, pour beaucoup d'hommes du XIX<sup>e</sup> siècle, la prostituée est une fréquentation ordinaire mais qu'il faut garder secrète, la maîtresse, une femme entretenue qui doit le plus souvent rester dans l'ombre, la courtisane enfin conquise doit, au contraire, être exhibée au grand jour. Les clients les plus fortunés se sentaient en effet flattés et honorés de séduire les plus grandes courtisanes au risque de se faire ruiner. Il y avait un réel panache à avoir partagé le lit d'une cocotte, cela prouvait un certain statut social, une expérience des femmes, un vécu intense et glorieux au sein de ce qu'on appelait à l'époque la *high life* dans la capitale de tous les plaisirs, Paris. À titre d'exemple, la demande des parents acculés à payer les dettes de leur fils, un jeune vicomte ruiné par

la grande courtisane du Second Empire Cora Pearl, en dit long : « Au moins, est-ce que ça se sait qu'il était avec cette femme<sup>15</sup> ? » La plupart des courtisanes savaient du reste habilement entretenir ce sentiment de vanité, une forme d'illusion de séduction chez ces clients richissimes qui se sentaient élus et privilégiés de les fréquenter. La courtisane a ainsi pour mission d'exhiber la fortune de son client, de montrer au plus grand nombre ses largesses, son rang dans la société et son pouvoir. Elle se devait donc de dépenser avec fracas les sommes mirobolantes que lui offraient ses habitués.

En réalité, il y avait probablement bien plus dans la transaction entre le client et une courtisane qu'un simple échange entre du sexe et de l'argent. C'est cet aspect mystérieux, cet espace relationnel entre ces femmes et leurs protecteurs, que nous essaierons de découvrir dans cet ouvrage en essayant de comprendre tout ce qu'elles pouvaient avoir de plus que les autres. Car à l'évidence, elles vendaient autre chose que leurs corps, elles offraient leurs personnes, leurs charmes, leur compagnie, ce qui implique des femmes hors du commun qui ont su se construire une carrière, une image et susciter les passions, devenant, à leur apogée, riches, puissantes et célèbres.

### *L'héritage de l'Ancien Régime*

Bien entendu, avant le XIX<sup>e</sup> siècle, l'histoire des grandes courtisanes appartient plus largement à une histoire des hommes et des femmes en Occident depuis l'Antiquité jusqu'à l'Ancien Régime où le phénomène était déjà omniprésent. Sur le plan historique, le terme d'« hétéaires » fait écho à la Grèce antique, l'Aspasie de Périclès, ou la Phryné de Praxitèle, cette dernière lui ayant inspiré entre autres la sculpture de l'Aphrodite de Cnide. Les hétéaires étaient des femmes qui avaient un certain prestige de par leur beauté, leur intelligence et une certaine capacité à « philosopher »<sup>16</sup>.

Mais le terme de courtisane renvoie surtout à la « cour » et à la société d'Ancien Régime, les rois, les princes et les nobles qui introduisaient ces femmes à la cour ou dans leurs demeures particulières. À commencer à l'origine par la cour du pape au début du Moyen Âge que fréquentaient

assidûment certaines marchandes d'amour romaines, celles qui furent probablement les toutes premières courtisanes. On pense également au nom masculin « Cortigiano », « courtier », qui désigne l'homme de cour, noble, haut dignitaire qui servait et entourait le souverain et dont les mœurs raffinées sont décrites à la Renaissance par Baldassare Castiglione, dans *Le Livre des courtisans*. Le courtisan serait donc apparu au XIV<sup>e</sup> siècle à Rome avant d'évoluer et de prendre un sens nouveau au féminin à la Renaissance. En France, c'est la souveraine Anne de Bretagne, l'épouse de Charles VIII puis de Louis XII qui constitue une maison de la reine en 1498, avec 59 dames et 41 filles d'honneur pour la servir<sup>17</sup>. Dans la continuité, François I<sup>er</sup>, admiratif des coutumes italiennes, s'entoure lui aussi de femmes et contribue fortement à ancrer chez les Valois puis les Bourbons la présence d'« une cour mixte et fortement érotisée<sup>18</sup> ». Mais l'on parle davantage pour cette époque de « Dames de la Cour » pour évoquer celles qui entourent le Roi et de « favorites » ou de « maîtresses royales » quand il y a prestation amoureuse couplée avec une intervention plus ou moins importante dans les affaires de l'État<sup>19</sup>. Ce fut notamment le cas d'Agnès Sorel, la première favorite officielle du roi de France, Charles VII ou de Ninon de Lenclos, Marion de Lorme, madame de Maintenon pour Louis XIV, et enfin des marquises de Pompadour et madame du Barry sous Louis XV.

Or, l'on ne saurait comprendre les usages galants du XIX<sup>e</sup> siècle sans les inscrire dans une forme de réminiscence des mœurs de cour et du libertinage des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. À l'évidence, le XIX<sup>e</sup> siècle, et notamment le Second Empire, cherche à imiter les codes de l'Ancien Régime et notamment le règne de la régence et de Louis XV, connu pour avoir été particulièrement actif en matière de débauche et de libertinage : « Les stratégies, les attitudes et les codes qui, initialement, étaient ceux de l'aristocratie sont avidement copiés. Ils se diffusent par capillarité dans la bonne, puis dans la petite bourgeoisie<sup>20</sup>. » Plus largement, c'est la pratique de l'adultère, du « vagabondage sentimental et sexuel » et le recours à la prostitution qui semble s'être répandu au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>. Or les élites du XIX<sup>e</sup> siècle restent profondément imprégnées par le modèle de vie et de privilèges de l'Ancien Régime, les dépenses inutiles, une culture de l'oisiveté et du loisir.

L'appellation de « femmes galantes » trouve elle aussi ses sources autour des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et suggère une vie libre d'amours et d'aventures. La « galanterie » est assurément moins péjorative que la prostitution et renvoie surtout à l'activité artistique et théâtrale qui lui est associée. Dans le même esprit, et dans un siècle, le XIX<sup>e</sup> siècle, qui singe par bien des aspects les mœurs de l'Ancien Régime, on parle également d'une « aristocratie du demi-monde » pour évoquer les courtisanes les plus en vue. Le XIX<sup>e</sup> siècle conserve ainsi comme modèle de réussite l'aristocratie et les habitudes de la cour, même si la société favorise désormais l'ascension de la bourgeoisie, surtout après le tournant que représente la Révolution française.

Le vocabulaire employé pour parler des courtisanes au XIX<sup>e</sup> siècle est du reste particulièrement riche et créatif, révélateur du regard que la société porte sur ces femmes éminemment transgressives. Il rappelle que l'image que nous avons de ces femmes encore aujourd'hui est biaisée par le témoignage des hommes, écrivains, médecins et autres témoins qui se sont intéressés aux courtisanes du XIX<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, ce lexique témoigne pleinement de la variété du sujet et embrasse les questionnements que soulèvent ces femmes si diverses, leurs origines sociales et leur comportement. Il évolue aussi en fonction de l'époque à laquelle la courtisane a travaillé, écho des modes et des coutumes du premier XIX<sup>e</sup>, du Second Empire puis de la Belle Époque. On assiste ainsi à une langue qui s'enrichit et s'étoffe au fur et à mesure que l'on avance dans le XIX<sup>e</sup> siècle, de la putain, catin, fille de joie, fille de noce, grisette, ou lorette à l'amazone, la courtisane, l'hétaïre ou l'horizontale, ces expressions répondant à un besoin linguistique, celui d'établir la description la plus précise possible de ces femmes, dont la hiérarchie s'étendait dans une variété infinie de la « pierreuse », la prostituée misérable qui racole sur les chantiers, à la grande courtisane souveraine qui domine le monde.

Le « Demi-Monde » est une expression qui revient aussi fréquemment au XIX<sup>e</sup> siècle pour parler des courtisanes. Le terme sera très rapidement employé pour désigner les marchandes d'amour, même s'il n'est plus fidèle à sa première signification. Car en réalité, Alexandre Dumas fils a inventé ce mot pour décrire un univers bien particulier qu'il évoque dans la pièce éponyme qu'il monte le 20 mars de l'année 1855, une

comédie en cinq actes, jouée au théâtre du Gymnase-Dramatique. Dans la préface de l'édition de son théâtre complet, il avouera lui-même que cette appellation a connu un succès bien plus important qu'il ne l'avait imaginé initialement. Car lorsqu'il écrit cette pièce il ne pense pas à la « cohue des courtisanes » qui envahit la société parisienne de son temps mais plutôt à la catégorie de femmes « déclassées », celles qui ont rompu avec leur rang social. Il décrit ainsi celles qui subissent la tentation de la galanterie et qui ont dû quitter un statut honorable et vertueux pour sombrer dans la débauche. La notion de proximité et de contamination potentielle entre le monde et le demi-monde est du reste un leitmotiv des auteurs sur la prostitution au XIX<sup>e</sup> siècle. La grande courtisane de la Belle Époque, Liane de Pougy, cadre en partie avec cette définition, si l'on occulte la question pourtant majeure de la vénalité. Son histoire montre comment une jeune femme mariée et mère d'un jeune enfant, issue d'une famille honorable et ayant reçu une « bonne éducation », conforme à la moralité bourgeoise, peut devenir l'une des plus grandes horizontales de son temps animée par un sentiment de révolte et d'ambition. C'est le même auteur, Alexandre Dumas, qui sera à l'origine du cliché de la prostituée au grand cœur, pieuse, généreuse et sensible, incarnée par le « camélia » dont Marie Duplessis, la toute première courtisane du XIX<sup>e</sup> siècle, sera l'archétype. Zed, alias le comte Albert de Maugny, évoque pour sa part les « étoiles de la prostitution<sup>22</sup> » et Zola parle de son côté des « archi-drôlesses ».

On rencontre également, au gré des lectures sur le XIX<sup>e</sup> siècle, différentes expressions plus ou moins connotées par l'esprit de l'auteur qui les emploie. Les « insoumises » ou « clandestines » renvoient au vocabulaire utilisé par la police, par opposition aux « filles publiques » qui sont inscrites dans les registres. Certains hommes de lettres résument ces femmes au cœur de leur métier, celui de travailler avant tout sur un lit ! Frédéric Loliée dans *Les femmes du Second Empire*, invente ainsi l'expression des grandes « horizontales », pour désigner les femmes qui travaillent couchées ! On verra d'ailleurs à quel point le lit fait l'objet de toutes les attentions dans les intérieurs des courtisanes, véritable lieu de culte, concentration du désir et de la séduction. On distingue également les courtisanes qui triomphèrent à l'époque du Second Empire, à

travers la « garde », par allusion à la garde impériale. Seules une douzaine de courtisanes méritaient cette appellation dont celles qui sont encore aujourd'hui les courtisanes les plus brillantes au XIX<sup>e</sup> siècle, les Cora Pearl, Blanche de Païva, Hortense Schneider ou Blanche d'Antigny. Enfin, les « Trois Grâces », allusion au célèbre tableau de Raphaël, consacrent les trois plus fameuses courtisanes de la Belle Époque : Caroline Otéro, Liane de Pougy et Émilienne d'Alençon.

### *Une histoire de femmes écrite par des hommes*

Toutefois, si le thème de la fille publique comme de la grande courtisane est traité avec une véritable passion au XIX<sup>e</sup> siècle, il est à intégrer au sein d'un certain discours sur les femmes, fortement misogyne, qui partagent toutes un statut d'infériorité et de faiblesse par rapport aux hommes. Les sources pour l'historien, qu'elles soient rédigées par les gens de lettres, écrivains, dramaturges ou médecins<sup>23</sup>, sont donc souvent hostiles, condescendantes et pétries d'exagérations et de stéréotypes.

Cependant, ces écrits ont construit et façonné l'image des courtisanes et donc véritablement influencé notre vision de ces femmes. Les mémoires, lettres, souvenirs ou correspondances, journaux intimes de nombre de ces hommes fourmillent d'allusions à ces femmes audacieuses qui marquaient leur époque. Les frères Goncourt nous livrent dans leur *Journal* de nombreux commentaires des soirées passées avec les courtisanes et notamment La Païva, qui les recevait dans son salon. Leur regard est souvent teinté de xénophobie et d'antisémitisme et les récits sur cette courtisane sont particulièrement féroces, cette dernière cumulant des origines juives et russes et s'attirant par là même la haine de ses contemporains. Son nom, Thérèse Lachmann, suffisait à l'accuser, tout en sachant qu'elle fut en réalité baptisée dans la religion catholique à l'âge de sept ans (probablement dans l'espoir d'une meilleure intégration sociale en Russie) et que l'on ne retrouve aucune trace de sa foi juive dans sa biographie.

En littérature, la représentation de la courtisane occupe également une place centrale et constitue une figure omniprésente dans les romans

du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque romantique, naturaliste ou fin de siècle, objet de dégoût et de méfiance mais aussi d'une véritable fascination dans la société. Les femmes du demi-monde habitent les poèmes de Baudelaire, les romans de Balzac (*Splendeurs et Misères des courtisanes*) de Flaubert, de Dumas (*La Dame aux Camélias* ou *Lorettes*) mais aussi ceux des frères Goncourt (*La Fille Élisa*), Zola (*Nana*), Proust (*Un amour de Swann*), Maupassant (*Boule de suif*) ou Colette. On trouve également une abondante production théâtrale et musicale autour de ces femmes. De l'illustre *Dame aux Camélias* de Dumas fils à la *Traviata* de Verdi mais aussi les opérettes d'Offenbach ou au cinéma, de la *Camille* de George Cukor à *Lola Montès* avec le visage de Martine Carol de Max Ophüls.

Quant aux Beaux-Arts, ils regorgent de portraits de courtisanes plus ou moins déclarés comme tels car les artistes peintres et sculpteurs se sont beaucoup intéressés au sujet. On sait que de nombreux portraits de Vénus ou d'autres déesses réalisés pendant la Renaissance avaient en réalité pour modèles des courtisanes, chez Titien, Véronèse, Raphaël ou Le Tintoret<sup>24</sup>. Au XVIII<sup>e</sup>, les toiles de Boucher centrées autour des représentations de nus aux chairs blondes et voluptueuses enveloppées dans des drapés vaporeux rappellent la Pompadour.

En 1863, la très célèbre toile *Olympia* de Manet (cf. hors-texte p. I bas), le portrait de la courtisane Victorine Meurent, fait scandale et représente un véritable tournant dans l'histoire de l'art, s'inspirant elle-même de la *Vénus d'Urbino* de Titien. Manet fera également le portrait de *Nana* qui aurait inspiré Zola, l'héroïne principale du neuvième volume des Rougon-Macquart. L'actrice de théâtre Blanche d'Antigny mais aussi les grandes courtisanes du Second Empire, Valtresse de La Bigne, Cora Pearl ou Anna Deslions auraient servi de modèles pour l'écrivain. Les œuvres de Courbet, Béraud, Guys, Degas, Lautrec ou Renoir, les affiches de Mucha, les caricatures de Daumier, ces images reflètent la vision des artistes du XIX<sup>e</sup> siècle sur les prostituées et ont fortement contribué à construire notre regard sur ces femmes, encore aujourd'hui. La photographie joue elle aussi un rôle essentiel pour aborder la figure de la demi-mondaine au XIX<sup>e</sup> siècle et pas seulement comme témoin artistique ou comme outil publicitaire. On pense notamment à la photographie utilisée comme outil d'enquête de la part de la police sous le Second Empire.



Enfin, en matière d'archives, *Le Livre des courtisanes* présenté par l'historienne Gabrielle Houbre en épingle un très grand nombre, sur la période courant entre 1861 et 1876 « des femmes soupçonnées de s'adonner de façon clandestine à la prostitution : 415 femmes fichées par les agents ou inspecteurs de la police des mœurs<sup>25</sup> ». Mais là encore ce sont des rapports d'inspecteurs qui ont mené leur enquête dans un état d'esprit particulier. On perçoit en effet un intérêt manifeste pour ces femmes scandaleuses et parfois même un acharnement pour une cause des plus sulfureuses. Ainsi, ces inspecteurs « observent, filent, espionnent, écoutent, sans aucun respect pour l'intimité de leur proie, l'oreille volontiers collée à un cabinet particulier<sup>26</sup> », bafouant ouvertement la liberté individuelle de ces femmes.

Autant de sources du plus grand intérêt mais qu'on doit envisager aussi avec précaution, les courtisanes suggérant une réalité aux contours flous, extrêmement riche, porteuse d'imaginaire et de rêve, un univers de tous les possibles, synonyme d'ascension, d'affranchissement et d'émancipation. L'occasion d'approcher le mythe de la courtisane, l'une des figures les plus puissantes de l'imaginaire et des sensibilités du XIX<sup>e</sup> siècle dont on peut encore percevoir la force et la portée de nos jours.



PREMIÈRE PARTIE

COMMENCER PROSTITUÉE,  
DEVENIR COURTISANE

## Représentations de la femme vénale au XIX<sup>e</sup> siècle



Quand on analyse les jugements ou les descriptions dans les écrits des chroniqueurs, médecins et littérateurs de l'époque, on retrouve des généralités unanimement partagées concernant les prostituées des plus pauvres aux plus riches, de la pierreuse qui travaille sur les chantiers à la grande courtisane qui connaît des succès vertigineux. Les marchandes d'amour partageraient un « patrimoine génétique » identique et l'on rencontre les mêmes stéréotypes physiques comme moraux à leur sujet, toutes catégories confondues.

Pourtant, leur quotidien était radicalement opposé et les grandes courtisanes vivaient en réalité d'une manière assez proche des femmes de la haute société. Mais l'idée de prédétermination et de fatalité est développée au-delà de tout raisonnement logique par les auteurs du temps. L'argument fondamental était surtout de rappeler que même au sommet, une courtisane restera toujours une prostituée. Elle ne pourra jamais obtenir la reconnaissance et l'estime de la bonne société, ni le salut. C'est ainsi un moyen de dresser une barrière infranchissable pour ces femmes, et une différence définitive entre le monde et le demi-monde. Analyser, stigmatiser, éloigner ces femmes, telle est la démarche pseudo-scientifique de ces auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle.

### *Un vocabulaire animalier*

Commençons par le vocabulaire alors en usage pour parler de ces femmes si particulières. Car si les termes de demi-monde, de femmes galantes, d'hétaïres ou de grandes horizontales suggèrent une forme de grandeur et de réussite, il existe également tout un langage pour les qualifier qui emprunte à l'univers de la zoologie. Ces noms inventés et employés par les hommes pour parler de ces femmes qu'ils côtoyaient pour leur plus grande satisfaction sont très révélateurs. Pour eux, elles restaient avant tout des prostituées. Il est frappant de constater que ce vocabulaire animalier concerne en effet les différentes catégories de prostituées, de la fille de joie qui se vend pour un sou à la courtisane de haut vol, convoitée dans les plus hautes sphères. Ces femmes perdent alors toute humanité et sont comparées dans la version la plus positive à des animaux domestiques, affectueux et attachants ou, au pire, à des bêtes dangereuses qu'il faut craindre. L'historienne Virginia Rounding a déjà évoqué avec force les clichés animaliers que subissent ces femmes et a en souligné l'importance sur le plan des représentations dans la société du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Les prostituées comme les courtisanes font souvent l'objet de comparaisons avec l'univers de la basse-cour et le monde des oiseaux : poules, cocottes et autres gallinacées, des espèces qui ne brillent pas spécialement par leur vivacité d'esprit au sein des animaux !

On évoque volontiers au XIX<sup>e</sup> siècle la « grisette » pour désigner les jeunes ouvrières parisiennes entretenues par leurs amants. La grisette suggère ainsi une femme légère, écervelée, soucieuse d'amusements et de plaisirs et que l'on achète facilement. Historiquement c'est un nom associé aux prostituées qui travaillaient notamment dans les ateliers du textile au XIX<sup>e</sup> siècle. Or la grisette est aussi le nom employé pour évoquer certaines espèces de petits oiseaux, comme la fauvette grisette.

Le mot « cocotte » est davantage associé à la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et notamment le Second Empire. Si le terme est enfantin, il indique véritablement la courtisane professionnelle et l'on distingue la « grande cocotte » des simples cocottes pour évoquer le haut du pavé, la crème des courtisanes qui suscite une certaine admiration.

Toujours dans la sphère des volatiles, et de manière extrêmement négative, la grande courtisane du Second Empire Blanche de Païva a parfois été comparée à un faucon, ce rapace prédateur au regard perçant qui dépèce les cadavres. Les biographes et témoins de son temps se servent de cette comparaison pour construire l'image d'une femme atroce et cruelle. Le grand couturier du Second Empire Worth, qui habilla toutes les femmes prestigieuses de son temps, l'utilise notamment pour critiquer l'usage abusif du khôl chez cette grande courtisane qui se maquillait trop souvent de manière outrancière. Il raconte ainsi dans ses mémoires :

« Je ne l'ai connue qu'à sa maturité, lorsque sa beauté allait sur son déclin ; je ne saurais dire que j'en ai été ébloui : elle se noircissait exagérément les paupières, et, avec ses yeux proéminents, elle rappelait irrésistiblement un féroce faucon<sup>2</sup>. »

La famille des poissons est aussi convoquée pour parler des marchandes d'amour, comparées également à des morues, limandes ou langoustes, mais surtout pour évoquer les prostituées de bas étage.

Toujours dans le registre animalier, les courtisanes sont également assimilées à des mammifères, notamment à des « biches ». Là encore, le haut du panier peut être gratifié d'un adjectif, et l'on parle de « haute biche » pour évoquer les plus grandes courtisanes. Fleurissent également, pour dénoncer ces femmes ingrates, sans cœur, ni scrupules qui croquaient la fortune des riches aristocrates et bourgeois, les appellations de « chameaux », de « vaches » ou de « chiennes »<sup>3</sup>. Sous la III<sup>e</sup> République, on parle volontiers de « demi-castors », le vocable provenant à l'origine des chapeaux d'hommes fabriqués avec un mélange de laine ou d'étoffe peu chère et de fourrure du petit animal, très coûteuse. Par extension, il évoquerait également, dans la continuité du demi-monde défini par Dumas, une femme équivoque, de demi-vertu, c'est-à-dire de souche honorable qui, ayant fauté, se voit contrainte de renoncer à toute perspective de mariage, obligée de plonger dans la prostitution.

La grande période de splendeur des courtisanes que les historiens situent souvent au Second Empire voit aussi naître celles que l'on appelle les lionnes qui, si elles sont les femelles du roi des animaux, n'en restent pas moins... des animaux. On retrouve ici l'idée de danger et de

sauvagerie qui émanerait de ces femmes qui dévorent leurs clients après avoir englouti leur fortune.

Dans *Le livre des courtisanes*, registre de la police des mœurs, les agents montrent, dans leurs enquêtes, beaucoup d'empathie envers les clients qui apparaissent dans leurs commentaires comme des victimes. À l'inverse, les demi-mondaines sont pour leur part comparées à de véritables mantes religieuses, ces insectes femelles qui s'accouplent avant de dévorer le mâle<sup>4</sup>. Chez Zola, on retrouve également ce vocabulaire de la voracité. Il décrit ainsi, à propos des clients qu'elle fréquente, une « Nana (qui en quelques mois) les mangea goulûment, des uns après les autres<sup>5</sup> ». L'une de ses victimes, le client banquier Steiner, sera d'ailleurs « sucé jusqu'aux moelles<sup>6</sup> ». Ces femmes sont perçues comme un véritable danger dans la société et une cocotte comme Adèle Bataille est décrite dans le registre de police comme étant « de mœurs très faibles (et) qui ne recule devant rien pour se procurer de l'argent<sup>7</sup> ». Il est précisé ensuite :

« Elle a depuis quelque temps pour amant un jeune homme de vingt-deux ans à vingt-trois ans, propriétaire rue Drouot, auquel elle a fait faire pour cent mille francs de lettres de change. Elle se propose de le ruiner. Cette femme est excessivement dangereuse<sup>8</sup>. »

La police devait alors intervenir pour préserver la réputation d'une famille alertée par le comportement d'un fils qui dilapide toutes ses richesses auprès d'une de ces femmes<sup>9</sup>. Maxime Du Camp, écrivain et brillant observateur du Paris de son époque, auteur de *Paris : ses organes, ses fonctions, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*<sup>10</sup>, en grand consommateur de femmes galantes, utilise le même registre sémantique et traite ces filles de « mangeardes ».

On peut lire, à propos de Cora Pearl : « Apparemment, la belle a déjà grignoté une brochette de cinq ou six grandes fortunes historiques avec ses jolies dents blanches. » Peu avant sa mort, le jeune duc de Gramont-Caderousse résuma la situation en une phrase : « Si les Frères Provençaux servaient des omelettes aux diamants, Cora irait y dîner tous les soirs<sup>11</sup>. » Quant à Liane de Pougy, elle déclare avec fierté : « Je me moquais de ce pauvre Mac Mahon qui m'aimait trop, que j'ai ruiné et brouillé avec sa femme, aussi simplement que si je gobais un œuf<sup>12</sup> ! »

Dans le même univers, La Païva, qui concentre la haine de beaucoup d'auteurs du XIX<sup>e</sup> et déchaîne les foudres de ses contemporains, sera même comparée à un vampire qui suce le sang de ses proies ! Ainsi, dans les *Mémoires d'un Enfant de Paris*, le chroniqueur Émile Bergerat raconte, alors que La Païva était déjà âgée :

« On croit aux revenants ou l'on n'y croit pas. Ce jour-là, j'y ai cru. Si le vampire qui tient Siegfried en lisière n'est pas un cadavre reconnu, c'est qu'il y a des vampires qui reviennent au clair de lune boire le sang des blancs cuirassiers. Ses lèvres en étaient encore rouges ; le reste du visage était livide, vitreux et en liquéfaction<sup>13</sup>. »

Cet océan d'appellations péjoratives n'empêche pas pour autant les mêmes auteurs de comparer les clients des courtisanes à des pigeons qui se font plumer ! Le prestigieux chef cuisinier Escoffier qui débuta au restaurant le Petit Moulin Rouge compare ainsi dans ses mémoires son savoir-faire à la technique particulièrement performante de la grande courtisane anglaise du Second Empire, Cora Pearl. Il se souvient :

« Ce même soir, dans un cabinet particulier proche de celui qu'avait réservé le comte de Paris, Cora Pearl dînait en compagnie d'un jeune lord – ou peut-être devrais-je dire d'un jeune pigeon. Cette belle femme, que l'on n'a pas oubliée, était particulièrement experte à plumer ces oisillons si prisés des femmes sensibles... Elle les prenait à la sortie du nid, prêts à prendre leur envol, et répandait sur eux ses charmes, jusqu'à les laisser complètement dépouillés. Puis, considérant que l'affaire était entendue, elle se tournait vers un autre<sup>14</sup>. »

Le cuisinier, subjugué par la beauté, la personnalité et le charisme de la grande horizontale, lui aurait rendu hommage en créant une recette à son nom : « Les noisettes d'agneau à la Cora<sup>15</sup> », ce qui donne la mesure de la célébrité de cette courtisane de son temps ! La préparation de ce plat nécessitait de fourrer ces noisettes d'agneau dans des cœurs d'artichauts pochés, allusion bien sûr à l'organe de ces jeunes hommes fragiles, pauvres proies de la courtisane experte qui faisait chavirer leur cœur et leur porte-monnaie !



### *Défauts et qualités des prostituées comme des courtisanes*

Le début du XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par la volonté de constituer de manière rigoureuse des typologies de personnes à travers des physiologies précises, à la manière des portraits dressés par Balzac dans la « Comédie humaine ». Dans cette optique, le médecin hygiéniste Alexandre Parent-Duchâtelet a joué pour les courtisanes un rôle déterminant. Son ouvrage, *De la prostitution dans la ville de Paris considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*, publié en 1836, est fondamental, dans la mesure où ce qu'il énonce concernant les filles publiques conditionnera leur image jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'est bien évidemment pas le seul auteur du XIX<sup>e</sup> siècle sur le sujet mais ses idées influenceront considérablement les autres, comme le Dr Michael Ryan en Angleterre, auteur de *Prostitution in London* ou Alphonse Esquiros avec *Les Vierges Folles* en France<sup>16</sup>.

Le docteur Parent-Duchâtelet prétend avoir étudié toutes les particularités qui distinguent les filles de joie sur le plan de la personnalité comme sur le plan physique. De manière parfaitement absurde, et même si le docteur Parent-Duchâtelet s'est surtout intéressé au cas des prostituées ordinaires, on constate que son ouvrage a fini par déterminer l'ensemble des femmes qui font commerce de leur corps. Ces traits supposés caractéristiques de la prostituée frapperaient uniformément les plus modestes qui racolent sur le trottoir et logent en garnis, comme les plus grandes, au faîte de leur pouvoir et qui avaient les hommes à leurs pieds. Ces clichés auront ainsi une portée immense dans les sensibilités du XIX<sup>e</sup> siècle et seront systématiquement repris et entretenus par les autres médecins, grands chroniqueurs et auteurs sur la prostitution au XIX<sup>e</sup> siècle et n'évolueront que très peu entre la monarchie de Juillet et le début de la Première Guerre mondiale.

Le métier impliquerait un certain tempérament et différentes spécificités que l'on retrouve ensuite dans la plupart des ouvrages du XIX<sup>e</sup> siècle, des clichés également copieusement entretenus par les biographes des diverses grandes courtisanes mais aussi parfois par elles-mêmes à travers leurs mémoires ! En effet, ce sont souvent les courtisanes qui ont nourri

à merveille ces stéréotypes en s'y conformant à la lettre ! Le médecin Parent-Duchâtelet a également inspiré et nourri en littérature les descriptions des romanciers au point qu'il a peut-être même « faussé la vision ultérieure et même déterminé partiellement la conduite des prostituées elles-mêmes<sup>17</sup> ». Il nous livre en effet l'image d'une femme marginale, dérangeante, incarnant le désordre et la désobéissance, en opposition avec la femme vertueuse et honorable du XIX<sup>e</sup> siècle, à savoir celle qui vit conformément aux valeurs bourgeoises.

Le trait prédominant concernant les prostituées repose sur une nature infantile, une immaturité générale qui expliquerait et justifierait le mode de vie qu'elles ont choisi.

« L'observation de tous les jours nous apprend que les prostituées sont pour la plupart de véritables enfants, et qu'il ne faut pas les considérer sous le rapport de l'intelligence, comme des coupables ordinaires ; qu'elles se font remarquer entre toutes les femmes par la légèreté de leur esprit, la fausseté de leur jugement, et surtout par leur imprévoyance, leur insouciance complète de l'avenir...<sup>18</sup> »

Ce supposé caractère puéril constitue un véritable leitmotiv dans le discours prostitutionnel. Être mûre signifiait accepter et se conformer aux principes de la société du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme l'enfant, la prostituée est en marge, incapable d'envisager et de réaliser un projet. Restée dans un état primitif, elle ne sait pas travailler, ni épargner, ni prévoir, ni s'organiser dans quoi que ce soit. Subissant d'ailleurs le même traitement que les artistes, les prostituées se démarquent et incarnent le rejet de l'ordre établi.

Les auteurs, principalement masculins, vont ainsi mettre en place la construction d'un type féminin, immature, fantasque, léger et un discours qui stigmatise celles qui ne rentrent pas dans le rang ! Vienne, le biographe et ami de la courtisane Marie Duplessis, la future Dame aux camélias, trouve d'ailleurs que la tête de Marie était comme celle d'un enfant. Ce caractère inachevé propre à la prostituée justifie le projet d'encadrement qui sera mis en place à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle, le système réglementariste et la mise sous tutelle de la prostituée dont nous reparlerons. De ce caractère enfantin découle de manière logique toute une série de défauts que l'on attribue aux enfants.

À commencer par l'oisiveté. La fille publique serait paresseuse et n'aurait choisi ce métier que pour se consacrer seulement au plaisir. Hédoniste, elle recherche la satisfaction immédiate et facile comme une enfant, la paresse orientant et occupant toute sa journée. C'est même la raison principale de son état :

« La paresse peut être mise au premier rang des causes déterminantes de la prostitution ; c'est le désir de se procurer des jouissances, sans travailler, qui fait que beaucoup de filles ne restent pas dans les places qu'elles avaient ou ne cherchent pas à en trouver ; la paresse, la nonchalance et la lâcheté des prostituées sont devenues pour ainsi dire proverbiales<sup>19</sup>. »

Ce qui alimente cette croyance, c'est aussi son lieu de travail : on aime à rappeler que la prostituée officie dans son lit !

Tels des petits enfants, les courtisanes présenteraient un caractère instable, auraient des sautes d'humeur, feraient même des caprices et des colères. Il s'agit d'expliquer que ce sont des personnes incapables, des êtres qui ne sont pas totalement « accomplis ».

« Il est difficile de se faire une idée de la légèreté et la mobilité d'esprit qui caractérisent les prostituées. On ne peut les fixer, rien de plus difficile que de leur faire suivre un raisonnement, la moindre chose les distrait et les emporte<sup>20</sup>. »

On relèverait chez toutes les prostituées un caractère irritable et un manque de concentration. Beaucoup seraient en proie à de terribles colères qui les dépassent. Des courtisanes comme Cora Pearl ou Lola Montès qui firent carrière sous le Second Empire furent célèbres pour leur légendaire fureur et l'intensité de leur violence physique. La courtisane Lola Montès par exemple était réputée pour être une femme incontrôlable, d'une extrême dureté. Elle aurait frappé à coups de gifles ou de fouet quiconque lui résistait. Le baron von der Tann, ami de Louis de Bavière dont elle fut la plus célèbre maîtresse, raconte :

« Que vais-je ressentir en la voyant, moi le plus inflammable des inflammables mortels ? Je crains vraiment de tomber amoureux d'elle, mais la peur de son chien, la crainte d'être giflé de recevoir un coup de fouet, un coup de poignard ou un coup de pistolet m'en retiendront peut-être. On m'a dit que ses explosions de colère dépassent tout ce qu'on peut imaginer<sup>21</sup>. »

Quant à Cora Pearl, elle était d'un caractère plutôt passionné et explosif. Lors d'un dîner au restaurant, elle aurait eu, en compagnie d'une collègue, une soudaine altercation avec l'un de ses clients : « Ces deux femmes se sont mises dans une colère affreuse, elles étaient furieuses, rien ne pouvait les calmer : elles ont lancé des verres, des bouteilles à la tête de ces deux messieurs, qui ont été blessés, personne n'osait les approcher<sup>22</sup>. » Un autre jour, elle se battit en duel avec une autre horizontale, Marthe de Vère, en 1863. La scène eut lieu au Bois, au sujet d'un prince et laissa des traces sur leurs visages pendant un certain temps, les deux femmes s'étant frappées à coups de cravache<sup>23</sup>. Enfin, on raconte que La Païva, suite à une chute à cheval dans le parc de son château de Ponchartrain se serait sentie humiliée, et une fois debout, dans un élan de barbarie, aurait abattu de sang-froid son cheval d'un coup de pistolet.

Par ailleurs, la prostituée ne tient pas en place et ment ! En valent pour preuve, ses nombreux changements d'adresse, ses déplacements et ses déménagements incessants. Or on relève logiquement ce comportement de fuite chez les filles qui parvenaient ainsi surtout à échapper à la police ! En fait, ces femmes apparaissent surtout instables quand elles opèrent de manière clandestine, en figures insaisissables qui échappent aux contrôles des agents de la police des mœurs. Le terme administratif d'« insoumises » est d'ailleurs éloquent à cet égard ! Ce trait de caractère est une nouvelle fois avancé chez les théoriciens de la prostitution pour fonder la nécessité absolue de mettre en place des milieux clos qui contrôlent les filles publiques à travers l'enfermement, dans les maisons closes, à l'hôpital ou en prison. Ces stéréotypes ont été élaborés pour expliquer et justifier la réglementation autour des prostituées. Là encore, conformément à ces signes distinctifs décrits par les médecins et notamment Parent-Duchâtelet, la toute première des grandes courtisanes du XIX<sup>e</sup> siècle Marie Duplessis est justement décrite comme une jeune femme fragile, incohérente, volontiers agitée avec des brusques sautes d'humeur. Ainsi le journaliste Claudin relate-t-il dans ses *Mémoires* à son propos :

« Ses gaietés nerveuses étaient toujours apaisées par des tristesses soudaines. Elle était fantasque, capricieuse et folle, adorant aujourd'hui ce qu'elle avait détesté la veille, et *vice versa*<sup>24</sup>. »

Les filles de joie auraient une peur de l'ennui et manifesteraient une quête perpétuelle d'expériences, une incapacité à se fixer dans une situation. On retrouve ici l'écho d'un discours masculin et normalisateur sur les femmes, qui rappelle les commentaires sur les artistes, stigmatisant tous ceux qui ne rentraient pas dans le moule. Des grandes hétaires de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle comme Blanche de Païva ou Valtesse de La Bigne manifestèrent pourtant d'incroyables stratégies de séduction, et une capacité impressionnante à élaborer des projets de réussite, loin des sautes d'humeur et du caractère fantasque décrit par les auteurs du siècle !

De ce besoin de mouvement incessant découlerait un certain goût pour la danse, un art qui leur permettrait de canaliser leur nature fébrile. Friandes de bals, de fêtes et de légèreté, dans un tourbillon de plaisir perpétuel, elles apparaissent surtout comme des filles qu'on ne parvient pas à maîtriser. Il est vrai que beaucoup de jeunes cocottes ont commencé et testé leur carrière dans l'art de la galanterie au bal, en se distinguant souvent par une grâce particulière, un rapport au corps inhabituel qui les distingue des autres femmes. On relève ainsi un nombre important de courtisanes qui excellaient au départ comme danseuses, La Mogador ou La Belle Otéro comptant parmi les plus illustres.

Comme les enfants, la prostituée aime également passionnément jouer. Le jeu au sens de jeu du hasard est véritablement perçu comme un vice propre aux demi-mondaines qui dépensent ainsi une grande partie de leur temps et de leur argent au casino. On regrette chez elle un gaspillage et une incapacité à économiser. Elles brûlent des fortunes toujours croissantes dans des domaines stériles et inutiles comme le jeu et tout ce qui permet de les divertir. Les histoires de Blanche de Païva, Liane de Pougy, Valtesse de La Bigne ou Alice Ozy déconstruisent pourtant entièrement ce cliché, ces dernières affichant au contraire une maîtrise avisée du monde des affaires et de l'argent. Le journaliste Montorgueil déclare ainsi au sujet de La Païva :

« Le caprice n'habita jamais l'âme de cette étrangère ; elle ne livra rien au hasard, à la fantaisie ; tout fut, chez elle, délibéré, voulu. Elle eut toujours une boussole sous son oreiller, et, par nature avisée, jamais ne perdit le nord<sup>25</sup>. »

La célèbre courtisane du Second Empire Anna Deslions manifestait également une certaine clairvoyance dans ce domaine. Lorsque ses invités se réunissaient pour jouer après dîner, dans son hôtel particulier, elle avait pour habitude de mettre à leur portée une grande vasque de porcelaine chinoise remplie d'argent, à disposition des joueurs pour qu'ils puissent continuer à se divertir, quelle que soit leur chance lors de la soirée. En revanche, ces derniers étaient priés de restituer la somme empruntée dès le lendemain, sans oublier d'y ajouter quelques intérêts afin de remercier l'élégance et le panache dont leur hôte avait fait preuve !

Cependant, l'histoire des grandes courtisanes du XIX<sup>e</sup> siècle compte bien quelques personnalités enrégées de jeu. Vienne raconte ainsi concernant Marie Duplessis :

« À Hombourg, à Bade, à Spa, sa hardiesse a risqué des sommes considérables, et la placidité de son visage, dans le gain comme dans la perte, déconcertait les joueurs les plus intrépides et les plus audacieux coureurs de hasards<sup>26</sup>. »

La Belle Otéro revendique cette addiction haut et fort dans ses mémoires, sans afficher le moindre regret : « Pour moi, il n'y a que deux plaisirs dans la vie, le premier, gagner au jeu ; le second, perdre au jeu<sup>27</sup>. » Connue pour cette passion qui la consumait, Caroline Otéro, revenue triomphante de son expérience américaine en mai 1891, riche de 700 000 francs, les aurait perdus en quelques minutes au casino de Monte-Carlo. Les sommes qu'elle s'évertuera à jouer et souvent à perdre sur les tapis des casinos à la roulette ou au baccara ont d'ailleurs fortement contribué à construire sa légende. Elle terminera sa carrière ruinée par le démon du jeu.

Ces filles feraient également preuve d'un caractère futile, superficiel et irresponsable. Elles seraient vaniteuses et coquettes, obnubilées par le paraître avec un goût marqué pour le luxe, l'ostentatoire et les achats inutiles. Elles dépenseraient tous leurs revenus dans des tenues, des bijoux et des fleurs, ce dernier point remontant probablement encore une fois à l'histoire de la Dame aux Camélias : « Chaque jour, rapporte Houssaye, on l'emprisonnait dans une forteresse de camélias, le matin on en jetait des brassées par les fenêtres<sup>28</sup>. » Là encore, le modèle initial qui